

L'irréparable outrage

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ches : je ne la trouve pas et je suis persuadé du reste de ne pas l'avoir serrée

— Alors, reprend sévèrement l'officier, vous n'avez pas eu assez de temps pour revoir les signaux ? Vous attendez que je vous siffle l'air ?

— ... Mon capitaine, j'ai perdu mon embouchure ou on me l'a prise !

— Eh bien ! allez au diable et tâchez de ne pas perdre aussi votre tête ! Vous avez l'air d'un fichu lapin !

Tu penses s'il y avait de quoi être penaud. Que peut-il arriver de plus fâcheux à un trompette que la perte de son embouchure ? Il n'en a pas de rechange comme des paires de chaussettes, et les bazars ne tiennent pas cet article. Je rentrai en caserne, mécontent de moi et désenchanté de mon après-midi, ne pouvant chasser de ma pensée l'idée que j'avais été l'objet d'une farce. En effet, après la soupe, au départ pour un tour en ville, V., le bon vivant, maître ès-rigolades, me rejoignit en turlututant :

— Tiens, me dit-il, je n'en peux rien tirer de soif ! Je te rends ton bien. Reprends ta su-cette !

Et il me tend mon embouchure :

— Sacré coquin, tu m'en as joué d'une belle ! Tu me fais passer pour maboule auprès de l'inspecteur !

— Bah ! ne t'en fais pas ! Il la connaît, celle-là ! J'ai voulu te donner du bon temps. Allons boire un verre pour noyer notre brouet spartiate !

— Si j'avais attrapé 24 heures de salle de police !...

— J'aurais pris ta place.

A. Gaillard.



A côté du bonheur.

XI

Au milieu de juin, Hector fut appelé par la direction des chemins de fer comme serre-freins. Il décida de monter son ménage et de se marier de suite. Laisant son père et sa mère aux prises avec une forte récolte de foin, il chercha un appartement, fit des courses en ville, avec hauteur réclama à son père de l'argent pour acheter des meubles. Et la noce eut lieu un samedi de juillet, par un temps orageux et lourd. Mme Destral et Juliette y assistèrent, la première, parce qu'elle n'avait pas de rancune contre son fils, et Juliette par convenance. Mais M. Destral refusa nettement de quitter la maison ce jour-là. Malsade et rageur, il erra de l'écurie à la grange et du hangar à la cuisine sans rien faire qui vaille, soulevant et retournant des pensées tristes... Il avait tant compté sur ce fils, beau garçon, intelligent... Il l'avait vu marié à une fille de bons paysans. Il avait toujours, par devers lui, pensé faire une joyeuse noce où il eût chanté, toasté et dansé comme un jeune... Il l'avait vue, cette noce... et voilà, elle lui manquait comme celle de Juliette... Quant à pardonner à Hector, jamais ! Ah ! c'était bien la peine d'élever un garçon, de l'envoyer apprendre l'allemand, de l'envoyer à l'école d'agriculture, d'améliorer et d'agrandir le domaine pour lui, de se pleurer la vie pour qu'il n'ait pas besoin de tirer le diable par la queue, pour qu'un beau jour il vous dise : « Je veux entrer au chemin de fer... » Tonnerre de chemins de fer !... « J'aimerais mieux m'user les jambes jusqu'aux genoux que d'y mettre les pieds... Et puis, à présent, il faudra chercher un domestique, qui y a de quoi se réjouir !... »

Ainsi bougonna le père Destral tant que le jour fut long. Le soir, quand il eut tout rangé, qu'il eut réchauffé et mangé sa soupe et qu'il ne sut plus que faire, en attendant sa femme, il s'assit à son bureau et écrivit : « Un agriculteur abandonné par son fils demande un domestique

ne faisant pas la journée de huit heures... » Il biffa, puis recommença : « Un agriculteur, dont le fils a les côtes tournées en long, demande un domestique qui ne soit pas dans le même cas... »

M. Destral savait bien qu'il n'envierait pas cet avis, mais de l'écrire le soulagea. Comme il commençait un troisième, il entendit le bruit d'un char s'arrêtant devant la maison. Etonné, il sortit. La nuit chaude et sombre était illuminée de longs éclairs. Au clocher, il frappait dix heures. Le père Destral cherchait à voir qui descendait du char arrêté dans la cour.

— C'est nous, papa, dit la claire voix de Juliette.

— Déjà !

— Oui, on s'ennuyait, c'est bien surfait, les noces.

— Oh ! ça, c'est vrai, dit la voix d'un homme qui aidait Mme Destral à descendre, moi aussi je m'ennuie à noce.

— Tiens, fit le père Destral, c'est vous, M. Givray... qu'est-ce que ça veut dire ? vous étiez à noce ?

— Ma foi non, fit le jeune homme en riant et tournant le falot pour montrer qu'il était en blouse.

— M. Givray, dit Mme Destral, nous a trouvées sur la route comme on revenait de la gare, et il a eu la bonté de nous ramener.

— Je revenais du moulin, ça ne me détournait pas tant.

Tout en parlant, le jeune homme retournait le char et s'approchait de Mme Destral pour la saluer.

— Ah ! mais dites donc, fit M. Destral, entrez voir un moment qu'on boive un verre... c'est tout ce que j'aurai de la noce, moi.

— Merci, mais je pense que ces dames sont fatiguées.

— Mais non, dit Mme Destral, entrez seulement, d'ailleurs, voilà des gouttes, mettez votre cheval à l'abri sous l'avant-toit.

On entra. Lucien regardait autour de lui, la chambre où il était venu le jour des fiançailles. Juliette préparait des verres. Elle était très jolie dans sa robe de voile bleu marine, une robe qui comptait déjà deux étés, mais n'en était pas défraîchie. Le jeune homme, souvent, la regardait d'avoir un auditoire, frappait du poing sur la table, disant qu'il valait mieux élever des petits cochons que des enfants qui vous abandonnaient quand on était vieux, et qu'il aimerait mieux acheter une trottinette que de remettre les pieds dans un chemin de fer. D'ailleurs, quand il eut dit cette plaisanterie, il se sentit moins fâché.

— Que voulez-vous, dit le jeune homme, par le temps qui court, il faut du courage pour rester à la campagne.

— Vous y restez bien, vous.

— Oh ! moi, oui, je n'ai point de goût pour le chemin de fer... j'aime mes champs et mon bétail, quand même on n'y gagne pas de quoi rouler en auto, au moins on se sent utiles.

— Vous avez les mêmes idées que ma mère, dit Juliette.

— C'est sûr, dit le jeune homme, des fois, quand tout va mal à la maison, et que je me demande pourquoi diable je suis au monde, je récapitule ce que j'ai fait, et je me dis : Après tout, tu as produit quelque chose, que ce soit des pommes de terre, des choux-raves, ou une corbeille de cerises, que ça te soit ou non payé à sa valeur, ça servira à quelqu'un.

— Vous avez bien du bon sens, M. Givray, dit Mme Destral.

— Je suis souvent seul à l'ouvrage, alors j'ai le temps de réfléchir.

— Vous avez pourtant des domestiques, avec votre gros domaine ?

— Des fois on en a un, des fois deux, des fois point... ma mère est une femme tellement active qu'elle n'en trouve point à son goût.

— Oui, j'ai déjà entendu dire que votre maman est une maîtresse femme.

— Oh ! elle conduirait le canton de Vaud, si on la laissait faire.

Le souvenir de sa mère rappela au jeune homme qu'il était tard. Il tira sa montre.

— Nom de sort, fit-il, qu'est-ce que ma mère va dire ?... d'ici à ce que je sois à Doullens.

— Vous ne pouviez pas vous en retourner par l'averse qu'il faisait.

— Il y a déjà un moment qu'il chotte... Bonsoir, M. Destral, bonsoir, madame, merci pour le bon accueil, bonsoir, mademoiselle, au plaisir de vous revoir.

— Merci à vous, sans votre complaisance, on recevait toute l'averse.

Il était déjà sur son char, faisait « Hep » en voix de tête, et disparaissait au tournant.

— Charrette, dit le père Destral, si seulement notre Hector ressemblait à celui-là... tu as l'air de bien lui plaire, Juliette, ce serait peut-être un bon mari pour toi.

— Laisse donc, papa, dit Juliette avec lassitude, je n'aime pas ces plaisanteries ; d'ailleurs tu sais bien que je ne veux pas me marier.

— Ne parle pas ainsi, dit la mère, c'est mon gros souci, de te voir bien mariée.

XII

Durant les mois qui suivirent, Juliette n'eut guère le temps de penser au mariage. Il lui fallut, dans une certaine mesure, remplacer son frère et aider son père dans toutes sortes de gros travaux dont elle n'avait pas l'habitude. M. Destral n'avait pas de chance avec les domestiques. Tout d'abord, au départ d'Hector, il avait engagé un gentil Confédéré, très propre, très joli, qui mettait des gants le dimanche et n'aimait pas se salir les mains. Comme il ne savait pas un mot de français, M. Destral lui parlait très haut, et avec force gestes, puis, se voyant incompris, terminait son discours par une bordée de jurons. Au bout de peu de semaines, d'ailleurs, le petit Walter, qui était le fils d'un marchand de vin, découvrit que les travaux des champs n'étaient pas son affaire, et reprit le chemin de sa patrie, ayant appris, pour tout français, les jurons préférés de son patron... Celui qui vint ensuite était si endormi et si lent qu'il lui fallait vingt-cinq minutes pour attacher ses socques. Trois fois en dix jours, il fut en retard pour la laiterie, ce qui fit que Mme Destral eut tous ses pots et tous ses bidons remplis de lait.

— Il te faudra faire comme l'autre, lui dit M. Destral, qui avait vu dans une vitrine un livre sur l'entomologie, et qui était entré pour l'acheter parce qu'il croyait que c'était des recettes pour faire des tomates.

— Je n'ai pas seulement besoin de recettes, soupirait Mme Destral, mais quand même, Victor, regarde-voir si son réveil va bien, à ce garçon.

— Regarder si son réveil va bien !... c'est-à-dire que je m'en vais lui donner son sac... Quand même, je me demande ce que j'ai fait au bon Dieu pour être embêté comme ça... Quand je vois les autres, quels gentils garçons ils ont, qui sifflent tout le jour... enfin, je m'en vais tâcher de trouver un Vaudois avec qui on puisse s'entendre...

(A suivre).

Louise Musy.

L'irréparable outrage. — Lili. — Pourquoi mets-tu de la poudre sur la figure, tante Anna ?

— Tante Anna. — Pour me rendre jolie, ma chérie.

Lili. — Et pourquoi n'y arrives-tu pas ?

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse » du 27 février, une belle étude illustrée sur l'aviation civile, un article sur « L'école au soleil » du Dr Rollier à Leysin, une chronique théâtrale de Vincent Vincent et consacrée à Yvette Guilbert, un documentaire sur la maroquinerie. Actualités nombreuses : Matchs Blue Star-Servette, Lausanne-Fribourg, vus des jeux olympiques, du nouveau spectacle de Jacques-Dalcroze : « Le Petit roi qui pleure », de la conférence du désarmement, des nouveaux locaux de Radio-Bâle. — Romans, nouvelles, variétés.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.